ALGÉRIE ARABE, EN FINIR AVEC L'IMPOSTURE

Ou l'ère des questionnements identitaires

Cet ouvrage collectif coordonné par des militants de la cause berbère, Rabah Aït Messaoud, Hand Baïri et Hend Sadi, est une réflexion contrastée sur l'identité algérienne. La démarche des initiateurs vise à extraire les racines de la crise qui secoue l'Algérie en soulignant ce qu'ils appellent une «imposture identitaire» et culturelle. L'ouvrage n'occulte pas pour autant le risque d'une autre imposture» à laquelle conduirait l'ethnocentrisme berbère.

Ce livre qui vient de paraître aux éditions Koukou induit des effets polémiques qui relancent un vieux débat sur de nouvelles bases. Raison pour laquelle, sans doute, il obtient déjà un certain succès en librairie. Une vingtaine de contributeurs ont été sollicités dans un souci d'ouverture à la diversité. Hommes, femmes, arabophones, berbérophones, Algériens, Marocains, écrivains, journalistes, poètes, chanteurs, hommes de théâtre, universitaires, vivants ou disparus, tous témoignent et revendiquent la diversité culturelle linguistique de l'Algérie.

Les coordinateurs ont ouvert la réflexion avec celui qui inspira cette démarche, Kateb Yacine. Il n'est pas inutile de rappeler que l'auteur de *Nedjma* proclamait dans une interview parue dans *le Monde* des 11 et 12 août 1985, reproduite ici : «Comme je me suis insurgé contre l'Algérie française, je m'insurge contre l'Algérie arabo-musulmane (…) Je ne suis ni arabe ni musulman. Je suis Algérien. Assumons d'abord l'Algérie.»

Contempteur de cette «imposture», Kateb Yacine a initié toute une génération d'écrivains au questionnement identitaire. Yahia Belaskri est de ceux-là : «C'est lui qui m'a ouvert les yeux sur la question identitaire, lui qui s'affirmait berbère. Alors j'ai dit, puisque Kateb est berbère, je suis berbère.»

Outre Kateb, on retrouve une autre grande figure, le fondateur de la littérature kabyle, Mohia, avec un texte paru dans le *Bulletin d'études berbères* n°1 de 1973. Une invite à cesser les querelles stériles et à rester vigilant et debout.

Le poète Ben Mohamed et notre confrère Arezki Metref font état de leur vécu et de leur cheminement dans la prise de conscience de leur être profond. Chez eux, la source première se situe dans l'univers familial. Le dialogue avec le père pour Arezki Metref ou la grand-mère paternelle dépositaire de la mythologie kabyle : «La culture berbère a toujours été pour moi le tintement du bonheur originel dans les mots de ma mère.» Et c'est encore la transmission par la mère de la culture berbère, mais aussi par les adultes de la djemaâ qui sera la source d'inspiration de Ben Mohamed. L'expérience de ce dernier en tant qu'animateur à la radio Chaîne II lui permet d'observer les jeux de pouvoir sous Boumediène et contribue à forger cette conscience identitaire en un temps où «parler une belle langue kabyle était déjà subversif».

Pour Arezki Metref, ce sont des propos hostiles glanés au fil du temps qui ont progressivement forgé ce sentiment d'appartenance à la berbérité. Les blagues anti-kabyles humiliantes de son professeur d'arabe de 5e, un réquisitoire contre Mouloud Mammeri à la caserne, des mots, des attitudes qui réveillent en lui «le sens de l'identité traquée».

Arezki Metref a grandi dans un quartier arabophone d'Alger peuplé de Kabyles, son expérience et son approche du phénomène identitaire en particulier à Alger est riche d'enseignements.

Il insiste d'ailleurs sur cette identité métissée qu'il a acquise, berbère, kabyle, algéroise et universelle. Mais la prise de conscience identitaire chez l'auteur n'absout pas pour autant de toute lucidité et de la nécessité permanente du questionnement : «Fréquenter les Berbères de France, arc-boutés sur une berbérité pugnace et mythique me conduit à m'interroger sur eux, sur moi, sur ce qui pourrait nous être commun.»

L'auteur et homme de théâtre Slimane Benaïssa traite de l'origine des Berbères et rappelle que l'assujettissement à l'islam fut une longue et difficile conquête que l'essayiste et romancier Salah Guemriche qualifie d'«accident de l'Histoire». Ce dernier remarque qu'«aucun envahisseur n'a réussi à "enlever la mémoire" berbère, encore moins à "liquider le peuple berbère"».

Salah Guemriche porte néanmoins un regard critique sur ce qu'il nomme «l'ethnocentrisme qui caractérise les postures de certains militants», le jugeant improductif de même que celle d'«une élite amazighe qui rejette l'héritage culturel arabo-islamique dominant».

Amin Zaoui imagine pour sa part qu'en septembre 1962, la langue amazighe ait été choisie comme langue d'enseignement pour l'école algérienne. Il rêve et se plaît à «croire en l'amour entre les langues», déplorant que «le rejet de tamazight dans l'histoire de l'Algérie indépendante a engendré une culture de la haine et d'exclusion entre les Algériens».

On retrouve le regretté Nabile Farès avec une lecture des Berbères et de la berbérité dans la littérature maghrébine de langue française telle que posée par l'œuvre de Jean Amrouche dont le présent ouvrage publie un poème patriotique de 1958, *Le combat algérien*.

Et l'on cherchera les traces de la langue ancienne, la langue primitive, la langue berbère, à travers les souvenirs d'enfance d'Assia Djebar, dans *Les Yeux de la langue*, un texte publié dans *El Watan* en mars 2015.

L'écrivaine Malika n'Ath Kaci-Arabi, dans sa communication intitulée «L'Algérie doit corriger son histoire. Elle n'est pas arabe, elle est berbère», tente de dresser un bilan de l'enseignement du tamazight. Quant aux universitaires marocains, l'anthropologue Abdelatif Chaouite et la sociologue Meryam Demnati, ils proposent l'un et l'autre un point de vue sur la singularité marocaine. Adelatif Chaouite nous invite en outre à réfléchir sur le concept d'identité, «L'identité n'est pas l'identique», insistant sur l'exigence d'une reconnaissance des différents groupes humains au sein d'une nation. Nécessaire préalable à la construction de l'estime de soi : admettre que «l'identité maghrébine contemporaine est une identité "créolisée"».

Cette somme de réflexions s'achève par une plongée dans la chanson kabyle, témoin de la tradition orale de la culture berbère, avec la version bilingue d'un poème d'Aït Menguellet et une chanson de Mouloud Zedek. Si comme l'écrit Mohia «l'issue nous devons la chercher en nous et nulle part ailleurs», à coup sûr cet ouvrage saura contribuer à ce travail d'introspection.

Marie-Joëlle Rupp

***Algérie arabe, en finir avec l'imposture*, ouvrage collectif coordonné par Aït Messaoud, Hand Baïri, Hens Sadi, ed. Koukou, 4e trimestre 2016. Prix : 600 DA.**

LEÏLA SLIMANI, PRIX GONCOURT 2016

Le temps des mimétismes

La talentueuse auteure marocaine Leïla Slimani a accédé aux plus grands honneurs littéraires en méritant le prix Goncourt 2016 pour *Chanson douce*. En toute sincérité, soyons-en fiers. Son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre*, superbement écrit et qui illustre, une fois de plus, les dons et la maîtrise de l'art romanesque servi par une langue sûre et fluide, soulève pourtant quelques interrogations.

Cette saga haletante d'une nymphomane parisienne, mariée et mère d'un petit garçon, ne devrait pas choquer outre mesure, la fiction donnant libre cours à l'imagination créatrice de la romancière. Mais celle-ci s'est permis, au nom de ladite liberté, de doter ce personnage central d'un père algérien, de surcroît ex-officier de l'armée de l'ère Boumediène, formé en URSS et qui aurait frayé dans les hautes sphères moscovites puisqu'il prétend y avoir dégusté du caviar… Nulle mention du parcours de déchéance de ce prénommé Kader — dont la dépouille finira par être incinérée — après une existence terne, voire misérable aux côtés de son épouse française…

Cet Algérien traverse le roman sans s'y incruster, y apparaissant furtivement et à de rares occasions, sans que cela apporte de substance en lien avec l'irrépressible dérive sexuelle de sa fille.

…À moins d'inciter le lecteur à envisager une tare génétique héritée de ce père défini uniquement par une obscure algérianité… que le Makhzen alaouite adore !

Il y a pire au royaume des Ouled-Danone (tchitchi), classe bourgeoise extravertie dominant le Maroc et consolidant coûte que coûte sa nature d'Etat-vitrine qui a sublimé la génuflexion devant le maître occidental. En effet, est-ce un hasard si *Le jardin de l'ogre* (plus exactement de l'ogresse sexuelle) a remporté en 2015 le prix littéraire de la Mamounia dédié à la promotion de la littérature marocaine d'expression française ?

Ce même prix avait été ostensiblement décerné à sa 4e édition à *Analphabètes*, de Rachid O. qui met tout son talent, comme son compatriote Abdallah Taïa, au service de la banalisation, voire de la promotion de l'homosexualité.

Ces deux auteurs ont mis tout leur art au service d'un problème social qui, «par hasard», fait le délice de sociétés occidentales exigeant des autres nations de la planète un mimétisme poussé jusqu'aux rapports sexuels, censés être confinés à l'intimité et à une certaine pudeur, même en Occident il n'y a pas si longtemps.

Pour l'instant, Slimani, Taïa et O. ont choisi le sexe comme tremplin à cette reconnaissance occidentale tant rêvée ; d'autres ont déjà opté ouvertement pour la servilité islamophobe chargée de haine de soi, comme bon nombre d'écrivains et de journalistes, notamment algériens.

Ces deux fonds de commerce ont assurément un brillant avenir, des intellos

arabo-berbères entretenant une pépinière de néo-colonisés qui n'aspirent qu'à être adoubés par un Occident devenu pour eux phare unique de l'humanité, leur assurant, outre la célébrité lucrative, la protection, ainsi que gîte et couvert de luxe. Souhaitons-leur donc un joyeux Noël et une bonne année encore plus rentable !

Abdelmadjid Belgacem